

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **1 (1866)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Le rameau de Sapin.

Organe
du Club jurassien

Une journée de chasse sur la Montagne de Boudry par Paul Vouga (Suite)

Viens, Diamant, dit avec bonté le vieux coureur des bois, en sortant de son sac un grelot qu'il attacha au cou du chien, fais bien ton devoir, mon vieux ; et l'ayant caressé une dernière fois, il lui montra du geste les buissons voisins, à travers lesquels le brave animal s'élança. — Puis, prenant dans la main gauche sa canardière, dont il arma la batterie, il dit : "Voici le territoire des Coqs et des Gélinottes ; arme ton fusil, Fritz et prends garde à toi ! — Les noms de Coqs et de Gélinottes, prononcés d'un ton solennel, firent tressaillir le jeune homme. — Les chasseurs, séparés à une trentaine de pas l'un de l'autre, le chien entre eux, se mirent en chasse. — Bientôt, Diamant trouva une piste qui, au dire d'André devait être fraîche. En effet, après l'avoir suivie prudemment pendant quelques minutes à travers les taillis et les hautes herbes, le chien s'arrêta subitement, leva une patte et tendit le cou : il était en arrêt, dans cette admirable attitude que le chasseur ne peut voir sans émotion et qui captive toutes ses facultés. — "Tourne les buissons, Fritz, dit André à voix basse, tiens-toi prêt et surtout ne me tire pas dessus.

Il avait à peine fini ces mots, qu'un vol lourd et bruyant agita les branches, un grande gélinotte en sortit tout effarée, et se dirigea en ligne droite vers le bas de la montagne ; deux coups de feu retentirent ; cependant la bête continuait son vol rapide, les ailes immobiles et courbées en arrière en demi-cercle. Mais un oeil exercé la suivait, et, quoiqu'elle fût déjà à une cinquantaine de pas, une détonation aiguë et sèche se fit entendre et le plomb infatigable d'André fit tomber l'oiseau. — "Apporte ! cria-t-il au chien, qui bondit sur la gélinotte encore palpitante ; il la prit délicatement entre ses dents, et revint, remuant la queue, s'asseoir devant son maître. "Tout beau ! donne", lui dit-il, et l'intelligent animal déposa la victime devant ses pieds. — "Tu es un brave chien, Diamant, viens que je te caresse." — Puis, avec ce soin qui caractérise le chasseur expérimenté, André recharga son fusil ; il mesura exactement sa poudre, la coula avec précaution dans le canon, en frappant la crosse contre terre ; il fit de même pour la grenaille. "Voilà un fusil bien chargé, se dit-il avec satisfaction, il faut toujours avoir une arme dont on soit sûr, sinon vous ratez les meilleures occasions. — Fritz, tout confus, examinait la gélinotte, dont la gorge d'un noir profond, indiquait un vieux mâle. — "Tu t'es trop pressé, mon garçon, lui dit André, si tu l'avais laissé filer quelques pas, tu aurais eu encore tout le temps de tirer. Enfin, c'est trop tard ; une autre fois tu feras mieux." — "Quel fusil vous avez, dit Fritz, d'où vient-il ? — "C'est un canon de Piquet, répondit André, avec orgueil, un canon comme on n'en fait plus aujourd'hui ; ils deviennent toujours plus rares. Je l'ai acheté pour cinq francs à un bûcheron qui ne s'en servait plus ; et, bien que son bois soit vermoulu et sa forme passée de mode, je ne l'échangerais pas contre le plus beau fusil double du monde. J'aime mieux avoir à tirer un seul coup comme le mien, qu'une demi-douzaine comme les tiens ; ta grenaille ne percerait pas une feuille de carton à cinquante pas ! C'est un fusil de maraud que tu as là ; tu criblerais à petite portée la porte d'un chalet tellement qu'une grive ne passerait pas entre les grains ! Fais excuse si je te dis cela un peu rondement, mais quand la valeur de mon arme est en question, je tiens à établir qu'entre elle et les autres il y a une distance infranchissable. Que veux-tu ? ma giclé c'est mon orgueil. — Le pauvre apprenti chasseur, blessé au vif, ne répondit rien, mais il se jurait à lui-même, de faire voir à son inflexible compagnon que l'adresse n'est pas le privilège d'un seul, et que son fusil moderne pouvait abattre le gibier, aussi proprement que la vieille arquebuse d'André.

Diamant, plein d'un nouveau courage, se remit à quêter, sur un signe de son maître. Les chasseurs le suivirent longtemps à travers les vastes forêts de Cortailod, de Beraix, de Gorgier, mais sans trouver de nouvelles pistes et sans faire envoler le moindre oiseau. — La chaleur était devenue excessive ; aucune feuille ne remuait. Plusieurs fois, André avait dû mener le chien échauffé à la citerne d'un chalet abandonné, pour lui donner à boire ; tout fut inutile, ils ne rencontrèrent plus rien. — Fritz, dit André, diamant n'a plus de nez ; il est onze heures, allons nous reposer et dîner à la fruitière de Beraix.

Bientôt ils arrivèrent à la lisière d'un vaste pâturage, au milieu duquel s'élevait un chalet bien modeste, comme tous ceux de nos montagnes. Ils entrèrent sans cérémonie. — "Bonjour, maître Cornu, dit André à un homme de taille gigantesque qui, les bras nus jusqu'à l'épaule, surveillait une immense chaudière de lait, —

— Tiens, c'est vous André, il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu par ici. Nous en avons levé des coqs cette semaine ! Pas plus tard que ce matin, le garçon en a vu trois ensemble au-dessus du Chalet, et des beaux, allez ! — Nous les trouverons après midi, mais, pour le quart d'heure, le jeune homme et moi, nous avons faim ; voulez-vous nous faire à dîner ? — Parbleu ! à votre service, dit le fruitier en souriant ; voyons, que voulez-vous ? J'ai des choux du jardin, comme vous n'en mangez guère là bas, des pommes de terre et des tomates de chèvre tellement mûres qu'elles s'étendent sur l'assiette. — Bien ! des choux de montagne, et des tomates pour le dessert, s'empressa de dire Fritz ; mais avant tout maître Cornu, faites-nous une soupe à la farine de votre façon. — Très volontiers, jeune homme, la soupe à la farine est le plat favori des gens de montagne, comme nous, et je vous garantis que je sais la préparer. C'est mon point d'honneur, et je n'entends pas qu'on vienne me dire qu'il soit possible d'en manger de la meilleure où que ce soit.

Aussitôt le fruitier saisit une Casse de fer, accrochée au mur, et la mit sur le feu à côté de la chaudière ; on entendit siffler, dans le saindoux brûlant, la farine qu'il remuait vivement avec une cuiller de bois, en s'accompagnant d'un chant qui semblait approprié à la circonstance ; puis avec des précautions infinies, il ajouta le sel et l'eau, d'abord par gouttes, en remuant toujours plus vite, enfin par cascades.

Les chasseurs s'étaient assis autour d'une table grossièrement façonnée mais très propre. Depuis un moment André était muet ; la tête appuyée dans ses mains, il semblait rêver, et des soupirs profonds s'échappaient de sa poitrine. — Qu'avez-vous, André, demanda Fritz, êtes-vous malade ? — Oh ! non, Dieu soit béni ! répondit-il, mais cette soupe à la farine, qu'on nous prépare, m'en rappelle une autre que j'ai mangée ^{ici} dans une circonstance bien singulière. J'étais jeune alors et sans expérience. Ces derniers mots parurent le consoler, et sur la demande de son jeune compagnon il raconta son aventure.

(la suite prochainement)

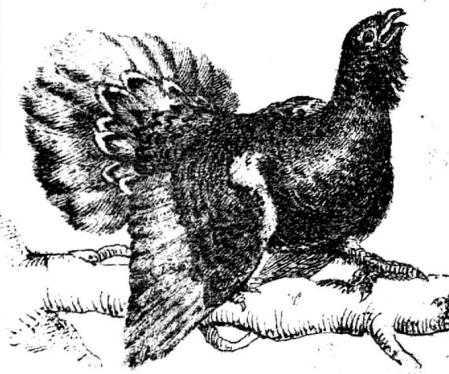
— Instinct du Coucou observé chez le Canard. —



Depuis quelques années, une canne de Barbarie, de notre basse-cour, venait faire sa ponte dans une petite caisse où elle pénétrait par une ouverture fort étroite. Cette année, la canne alla, comme d'habitude, déposer ses oeufs dans la caisse. Or, voici qu'il prit fantaisie à une petite poule de venir chaque jour y pondre le sien. Bientôt la canne se mit à couver, la poule continua à entrer dans la caisse, mais la rusée canne songea à lui faire payer l'hospitalité qu'elle lui accordait. Elle empêcha la poule de ressortir de la caisse, soit en la retenant par la queue, soit en lui barrant la porte pour la forcer à rester dans le nid ; bref, elle fit si bien, que la poulette se mit tout de bon à couver les oeufs de la canne. Celle-ci, dès lors n'eut plus du moins pendant le jour, qu'une seule occupation, celle de surveiller sa domestique, jusqu'à la complète incubation de ses oeufs. Une fois la couvée éclos, la canne, dont l'amour maternel reprit le dessus, renvoya à grands coups de bec la poule dont elle n'avait plus besoin.

L. P.

Projet de domestication du Coq-de-Bruyère (Tetrao Urogallus)



Le gibier devient toujours plus rare chez nous ; telle est la plainte que l'on entend sortir de la bouche de tous les chasseurs. En effet, la vie animale tend de plus en plus à s'éteindre et l'on peut prévoir le jour, où nos forêts, passées à l'état de déserts, n'abriteront plus que des insectes destructeurs et des souris plus nuisibles encore.

Il faut reconnaître que l'homme a fait ce qu'il a pu pour consommer cette oeuvre de destruc-

tion, les pièges, les engins de toute sorte, les fusils perfectionnés ont travaillé à l'envi, sans trêve ni repos, pendant de longues années, et l'on peut être surpris de voir, de temps à autre, sur le sol de notre canton, courir un lièvre éperdu, ou voler quelques perdrix effarouchées, tristes débris échappés au massacre général.

L'excès du mal a fait naître le désir d'y porter remède ; on accueille peu à peu l'idée de repeupler nos forêts des hôtes qui les animaient autrefois. Divers modes sont proposés et l'on discute les espèces sur les



sur lesquelles l'attention doit se porter de préférence. Le Club jurassien ne peut rester indifférent à l'égard d'une question de cette importance, il doit agir, et, pour mon compte je viens demander s'il n'y aurait pas moyen de tenter, chez nous, la domestication du Coq de bruyère, en vue d'en repeupler nos montagnes. Cet oiseau magnifique, hôte solitaire des cimes boisées, orgueil de notre faune, le laisserons-nous disparaître? — Déjà, il a déserté la plupart des lieux où l'on était sûr de le rencontrer, il y a quelques années seulement. On peut faire aujourd'hui mainte et mainte battue, sans entendre le fracas de son aile parmi les branches des sapins, et sans voir sa vaste envergure passer dans l'air comme un noir nuage emporté par le vent. Les parages où il est confiné deviennent de plus en plus restreints, grâce au déboisement et à l'accroissement de la population, et il est peu de retraites assez tranquilles pour lui permettre d'élever en paix sa couvée contre laquelle conspirent tant d'ennemis.

Des témoignages dignes de foi nous affirment que cette domestication est possible, qu'on a vu ce bel oiseau s'accoutumer de la vie que l'homme a faite à tant d'autres espèces qui prospèrent sous sa protection et qu'on le nourrissait simplement de feuilles de sapin qu'il arrachait lui-même aux branches dont on lui donnait chaque jour une provision. Si d'autres sont parvenus à résoudre ce problème, cela ne doit-il pas nous encourager à faire quelques tentatives? Lorsqu'on aura recueilli des informations exactes sur ses moeurs, ses habitudes, sur l'alimentation des jeunes, les lieux qu'ils fréquentent etc. on peut espérer, si l'on est assez heureux pour se procurer une nichée, de faire éclore les oeufs, et d'élever les petits à force de soins, de patience et d'industrie. C'est ainsi que procèdent les membres et les employés de la société française d'acclimatation, à qui on doit tant de résultats remarquables. Et n'oublions pas que la réussite ne sera pas seulement un triomphe, mais une source de revenus pour les éleveurs. De là, à repeupler les forêts, il n'y a qu'un pas, surtout si M. M. les chasseurs veulent bien s'y prêter et épargner ce gibier pendant quelques années; plus tard, ils seront bien récompensés de leur modération.

Chaux-de-Fonds 14 Décembre 1865.

Georges Leuba.

P. S. Dans sa séance du 14 Xbre 1865, la Section du Club jurassien de la Chaux-de-Fonds a décidé de prendre en considération l'oeuvre de la domestication du Coq de bruyère, et, dès le printemps prochain, elle fera des efforts pour se procurer des oeufs qu'elle fera éclore et dont elle élèvera les poussins avec tous les soins nécessaires. La Section serait très reconnaissante à l'égard des personnes qui pourraient lui communiquer qqes renseignements sur les habitudes, les moeurs et la nourriture de cet oiseau, ainsi que sur les localités dans lesquelles on le rencontre actuellement.

Rencontre d'un Loir et d'un Clubiste, par G. Guillaume.



est dans la famille des Loirs, à mon avis, que l'on trouve les plus jolis et les plus gracieux, mais aussi les plus sauvages de nos animaux du Jura. Le loir, l'aîné de la famille, un peu plus petit que l'écureuil, est assez commun dans nos forêts et même dans nos jardins. Le Sécrot est plus petit et plus rare que le loir, et n'a été signalé, selon Eschsché que dans les régions élevées de la Suisse. Quant au Muscardin, qui est de la taille d'une souris, il fait son petit nid d'herbes sèches sur la lisière de nos forêts, à proximité des champs de blé, et y élève sa famille. Ces trois animaux sont généralement peu connus des habitants des villes, et même des campagnards. — Pour moi, voici comment je fis la connaissance du loir.

Il y a plusieurs années de cela, j'étais un des plus intrépides coureurs des bois de la contrée, et ce qui s'est changé avec l'âge en goût pour l'histoire naturelle, était alors un amour irrésistible pour les courses dans les grands bois et pour les escalades d'arbres et de rochers. J'étais donc parti pour une de ces excursions avec un de mes camarades, amateur comme moi des senteurs de la forêt et des bruits étranges qu'on entend de les sapins. Nous avions déniché qqes jours auparavant un nid d'espervier contenant quatre oeufs (un de ces oeufs est au Musée de Fleurier), et nous étions alléchés par cette capture; aussi marchions-nous d'un pas léger, traversant les fourrés les plus épais, sans plus nous soucier des déchirures de nos mains que de celles de nos vêtements. Mon ami espérait découvrir un nid d'écureuil, et il ne parlait que de ses projets d'éducation et de la cage qu'il destinait à son futur captif. — Quant à moi, mon ambition s'élevait jusqu'à espérer la capture d'un oiseau de proie quelconque que je comptais naïvement dresser à la chasse.

Tout en devisant ainsi sur nos projets, nous arrivâmes dans un grand bois de sapins qui domine la Roche de l'Ermitage. C'était là que nous avions déniché nos oeufs d'espervier, et nous nous retrouvions, presque sans y penser, sur le théâtre de notre dernier exploit. Nous côtoyâmes alors ce bois, peuplé de mésanges et de sittelles; nous jetâmes un regard de pitié sur un nid de geai, perché à une dizaine de pieds de haut sur un jeune sapin, et

1) Le Sécrot n'est pas très rare dans nos montagnes, où on le nomme Rat de bois. — Note de la Rédaction.

et dans lequel couvait la femelle; nous sourîmes de dédain en voyant une grive quitter à notre approche ses beaux œufs bleus tachetés de noir, et nous considérâmes à peine son nid artistement travaillé; nous ne troublâmes pas non plus une gentille fauvette à tête noire, qui avait construit son joli nid d'herbes et de crin dans un buisson d'épine-vinette; mais nos regards s'arrêtèrent bientôt sur un magnifique sapin, dont les branches basses étaient vigoureuses et au haut duquel nous apercevions un immense nid. Aussitôt mon ami, agile grimpeur, s'élança sur le colosse et parvint bientôt aux branches du sommet, sur lesquelles reposait le nid, ou plutôt une agglomération de ramilles desséchées, mais qui ne contenait absolument rien. Il redescendit de l'arbre fort désappointé, secoua de ses cheveux et de ses sourcils les petites aiguilles de sapin, dont ils étaient couverts et nous continuâmes notre route.

Nous marchâmes assez longtemps et après des courses de côté et d'autre, nous fîmes par nous trouver dans le bois de Pierre-à-bot dessus. Nouveau désappointement, car ce bois n'était plus de notre domaine; il était envahi par la civilisation, et au lieu de retentir du joyeux cri du Coucou et des chocs sonores du grand Pic, lorsqu'il frappe de son bec les troncs vermoulus, il voyait son silence troublé par le bruit des marteaux et des ciseaux des Tessinois, qui brisaient méthodiquement les magnifiques blocs erratiques, dont la destruction ne laissera que des regrets. Nous nous apprêtions à sortir de ce bois au plus vite, lorsque mon attention fut attirée par un nid de mousse, de forme sphérique, placé à une trentaine de pieds de hauteur, sur un sapin de dimensions respectables et dégariné de ses branches inférieures. — "Voyons un peu ce que contient cette boule de mousse", dis-je en ôtant mon habit, et en faisant mes dispositions pour grimper sur l'arbre. — "Si tu crois qu'il contient des écureuils, me dit mon camarade, bouche de suite l'ouverture du nid afin qu'ils ne se sauvent pas. J'irai alors t'aider à le descendre." — A mesure que je montais, j'avais un pressentiment que mes efforts seraient couronnés de succès. Aussi, tout en grimpeant, avec ardeur, je faisais le moins de bruit possible, et je ne répondais rien aux questions répétées de mon ami, qui me criait d'en bas: "Crois-tu qu'il y ait quelque chose? — Est-ce un nid d'oiseau? Ne le lâche pas si tu le tiens. — Fais attention, si la femelle couve . . . c'est peut-être un nid de Ramier . . . ou d'écureuil! . . ."

Après bien des efforts, j'arrivai au but; le nid était à portée de mon bras. J'avancai la main avec émotion, et, retenant mon souffle, je la plongeai dans la cavité du nid. Au moment où je m'assurais qu'il ne contenait ni oiseau ni écureuil, j'aperçus à côté de moi, sur une des branches servant de support à la demeure aérienne, un petit animal brun-cendré, avec une queue en panache, ressemblant assez à un écureuil, quoique plus petit. Il s'avancait vers moi, dressé sur ses jambes de derrière et, faisant claquer des dents d'un air menaçant, il me montra ses longues incisives jaunes.

J'avoue qu'à l'aspect imprévu du propriétaire probable du nid, je fus un moment déconcerté. Mais ce moment fut court; j'avancai rapidement la main et j'empoignai avec assurance le petit téméraire. Mais, prompt comme l'éclair, il me mordit avec furie et mon sang jaillit d'une blessure profonde. Ce n'était pas un motif de le lâcher; j'avais soutenu déjà d'autres combats tout aussi dangereux et dans lesquels je n'avais pas faibli, témoin ma lutte contre un singe fureux, dans le jardin du Palais-Rouge. Les morsures des souris et les piqûres de mes abeilles m'avaient aussi endurci; et mon petit enragé, que je tenais d'une main, tout en me cramponnant de l'autre à l'arbre, ne put me faire lâcher prise. Cependant, comme je ne tenais pas à une seconde édition du coup de dent, je sortis mon mouchoir et j'enveloppai complètement mon prisonnier. Cette opération fut longue et difficile, vu ma position périlleuse, et je dus faire appel à toutes mes ressources de gymnaste pour redescendre de l'arbre en me servant d'un seul bras. Celui-là seul, qui sait ce que sont les sapins à moitié ébranchés, dont la partie inférieure du tronc est hérissée de bouts de branches, appréciera tout le mérite de ma descente. J'arrivai enfin au bas de l'arbre, déchiré et sanglant, mais tenant toujours à la main ma glorieuse conquête.



Une heure après j'étais à la maison, occupé à contempler ma bête qui sautait avec agitation dans une grande cage. Je consultai Buffon et Cuvier et seulement alors je su que mon féroce adversaire du sapin était le LOIR proprement dit (*Myoxus glis*).

Dès lors, j'ai revu plusieurs fois des loirs, non plus dans les bois, mais dans les jardins qui environnent notre demeure, où on les voit assez fréquemment, le soir, ou de grand matin, sur les arbres fruitiers et sur les espaliers, contrairement à l'opinion des deux auteurs que je viens de citer, qui prétendent que c'est le léroï (*Myoxus nitela*) qui se trouve dans les jardins, tandis que le loir n'habiterait que les bois. Il n'est point rare, en effet, de prendre des loirs dans des trappes, dans les jardins voisins du MAIL, tandis que nous n'y avons pas encore rencontré le léroï.

G. Guillaume, fils, typographe.

Observations à faire pendant les mois de Janvier et de février. — Les sections continueront les observations météorologiques, noteront la quantité de neige tombée en rase campagne, la forme des flocons suivant l'état de l'atmosphère, l'épaisseur de la glace, et de la terre gelée; on recueillera les lichens, mousses etc: on observera les conifères, les bourgeons et les chatons, ainsi que les fleurs qui pourraient s'ouvrir prématurément, la chute des graines mûres des arbres, le sommeil d'hiver des insectes, mollusques, batraciens, reptiles; l'écureuil, le hrisson, le chameau-souris et les moeurs des oiseaux sédentaires. — On notera les occupations du laboureur et les dictons qui ont rapport à ces mois.

N.B. — Des personnes qui ne refuseront pas ce St. sont prévenues que nous prendrons 1.50 en remboursement, en envoyant le St. de Mail.